

*Hospitalité charentaise*

Je n'avais jamais fait de politique. Ni pensé à en faire. D'ailleurs, je n'aurais pas su comment m'y prendre.

Faire de la politique impliquait, pour moi, de s'engager dans un parti. D'endosser une étiquette. Je n'y pensais pas et, si quelqu'un me l'avait proposé, j'aurais refusé. J'étais rétif à tout ce qui pouvait entraver mon indépendance. D'autre part, j'ai peine à l'avouer, et encore plus à le croire, j'ignorais totalement l'ambition de réussir, me contentant de celle, plus déraisonnable encore, et plus vaine, d'être heureux. Mais, j'en eus conscience à cette époque, l'imprévu, l'incroyable, le risque m'attiraient. Je me pris au jeu et me découvris très différent de ce que je croyais être. J'aimais sortir des beaux bureaux de la rue de Valois et, quelques heures plus tard, parcourir les coteaux

de la Grande Champagne. Rencontrer de nouveaux types d'êtres humains. Oublier le droit administratif, l'économie politique et les affaires sociales. Ne plus parler du budget ni des subventions. Je me trouvais tout neuf au milieu des vignes.

En fait, je croyais depuis longtemps qu'une vie doit être romanesque pour mériter d'être vécue. Mais je compris alors que le romanesque ne se limitait pas à la sphère affective. C'était aussi d'affronter des épreuves au milieu des hommes et de la société, telle qu'elle était. J'aimais même le côté déraisonnable de cette apparition dans une commune que je ne connaissais pas et dont tout semblait me séparer. Il y avait peut-être une certaine immoralité à vouloir se faire élire dans de telles circonstances. Mais pourquoi pas ?

Deux semaines plus tard, un vendredi après-midi, je me fis conduire à la gare d'Austerlitz et je pris le train pour Angoulême. Comme on émigre. Ou comme on se lance dans de nouvelles amours.

Sur la place de la gare, dans la nuit de l'hiver, Noël Simon m'attendait en compagnie de Pierrot Mercier. Je découvris ce dernier. C'était un homme solide de quarante-cinq ans, tour à tour gouailleur et colérique, plein de générosité et de combativité. Il défendait les viticulteurs, surtout les petits et les indépendants, contre la puissance du négoce et l'autoritarisme de l'administration. Il parlait aisé-

ment, avec assez de verve et beaucoup d'intelligence, c'était un bon compagnon. Il proposa généreusement de m'héberger et de m'aider à rencontrer les habitants de Lignières, moi, le technocrate et le financier de cet État qu'il détestait.

Ce fut ce soir-là que je découvris, en haut de la route de Barbezieux, sa grande ferme charentaise, une cour de terre battue entourée de bâtiments, une belle maison du dix-neuvième siècle, prolongée sur trois côtés de la cour par des caves, une salle de distillation où trônaient de superbes alambics de cuivre, des chais, des hangars, des garages, des écuries, un atelier de mécanique. Derrière la maison d'habitation s'étendait un petit parc clos de murs et planté de beaux arbres, dont un superbe conifère que la foudre avait blessé et qui signalait le hameau à tous les horizons.

Madame Mercier, fine et un peu sauvage, faisait tout dans la maison : le ménage, la cuisine, l'élevage, le jardinage et la vente du cognac. C'était une travailleuse acharnée, courageuse et parfois révoltée. De sa condition, de la difficulté de vivre, de l'injustice du monde, de la brutalité des hommes. Les enfants Mercier formaient une belle famille d'adolescents. Deux garçons et deux filles. L'aîné, Dominique, grand et fin, tenait de sa mère. À dix-huit ans, il aidait déjà son père dans les vignes. C'était un doux, sage et travailleur, grand joueur de football. Jean-Pierre, seize ans, ressem-

blait physiquement à son père. Il avait les cheveux en bataille, le visage carré, le corps massif. La fille aînée, Évelyne, évoquait une belle Hollandaise, blonde et rose, avec de belles joues et un beau sourire. La dernière, Hélène, plus petite, plus fine, taquine et sauvage, faisait penser à une chatte espiègle et capricieuse. Il y avait aussi une vieille femme, minuscule et courbée, toujours rieuse, la mère de M. Mercier. Une charmante petite souris, venue de quelle époque? On se demandait, sans comprendre, comment elle avait pu engendrer ce géant débonnaire qui était son fils.

Nous nous mîmes à table dans la grande salle, devant la cheminée. Et je fus, dès le premier jour, comme chez moi. Les Mercier avaient l'hospitalité généreuse et délicate. Pierrot Mercier parlait avec facilité, ce qui ne me déplaisait pas. Rat des villes parmi les rats des champs, je ne me sentis pas dépaysé. Nous sympathisâmes dès le premier jour.

Cette nuit-là, je fis connaissance avec la jolie petite chambre qu'on avait préparée pour moi à l'étage, au bout d'un couloir qui faisait penser au corridor d'un dortoir de collègue.